

Pour en finir avec trois trios

Trois expressions ont depuis quelques années envahi les médias, là où il s'agit de religion. Il y est question, justement, à chaque fois de trois choses : « les trois monothéismes », « les trois religions d'Abraham », « les trois religions du livre ». Il est difficile de parcourir un organe de presse, d'allumer un poste, chrétien ou non, sans s'y voir ou entendre asséner comme une évidence telle ou telle de ces formules, si ce n'est les trois.

On utilise ces expressions pour des motifs nobles : elles représenteraient un point commun, éventuellement un terrain d'entente.

Mon présent propos est de montrer que ces trois expressions sont à la fois fausses et dangereuses. Elles sont *fausses* parce qu'elles recouvrent chacune une erreur très grave sur la nature des trois religions que l'on prétend ainsi ramener sous un même toit. Elles sont *dangereuses* parce qu'elles encouragent une paresse intellectuelle qui dispense d'examiner de près la réalité.

Je les examinerai ici dans l'ordre, et en commençant par l'idée de « monothéisme ».

I. Trois monothéismes ?

Le terme de « monothéisme » vient du dehors, non de l'intérieur des religions. Les « monothéismes » ne s'appellent pas eux-mêmes ainsi. Certes, certaines expressions se laissent traduire ainsi, comme l'arabe *tawhîd*, « affirmation que Dieu est un », mot qui a pris par extension un sens voisin de « théologie ». À la rigueur, on rencontre depuis quelques dizaines d'années une caractérisation du judaïsme par des Juifs eux-mêmes comme « monothéisme éthique », expression peut-être due au rabbin allemand Leo Baeck (1873-1956).

Le terme de « monothéisme » est né assez tardivement, au XVII^e siècle plus précisément, sans doute chez Henry More, l'un des théologiens platonisants de Cambridge, qui l'emploie en anglais en 1660¹. Sa carrière postérieure s'accomplit plus chez les philosophes que chez les théologiens, et à peu près jamais comme expression de la piété des simples croyants.

1. Le monothéisme n'est pas essentiellement religieux

Commençons par une remarque d'ensemble : le monothéisme, et d'ailleurs avec lui le « polythéisme », n'ont rien de spécifiquement religieux ; ils relèvent avant tout de la philosophie.

Il est possible qu'il existe des religions non monothéistes. Mais, à l'inverse, il y a des monothéismes non religieux, dans lesquels on trouve une affirmation philosophique sur un Dieu dont il n'est pas question de faire l'objet d'une religion. C'est le cas du déisme de certains penseurs des Lumières. Mais on pourra toujours se demander s'il ne serait pas une sorte de version affadée du christianisme, dont il n'aurait gardé que la réponse à la question du nombre des dieux. Les meilleurs exemples sont donc sans doute à chercher chez les philosophes grecs, qui n'avaient jamais entendu parler du judaïsme et encore moins du christianisme, et pour cause. Ainsi le présocratique Xénophane de Colophon (VI^e-V^e siècle avant J.-C.) oppose aux imaginations variées des nations qui se représentent chacune leur dieu à leur image « un dieu unique, le plus grand chez les dieux et les hommes, qui n'est semblable aux mortels ni par l'apparence ni par la pensée ». Après lui, Aristote appelle le Premier

¹ Voir *Oxford English Dictionary*, s.v. monotheism.

Moteur immobile et unique que suppose sa physique du nom de « dieu² ». Or, il semble que ce dieu ne connaisse rien de ce qui est en dehors de Lui.

A l'inverse, Épicure admet l'existence de plusieurs dieux. Ils vivent dans les interstices qui séparent les mondes innombrables postulés par sa cosmologie. Ils jouissent d'une parfaite béatitude, et ne se soucient nullement des mondes et de leurs habitants³. Le philosophe reconnaît les dieux de la cité, leur rend un culte, mais ne les considère pas comme de « vrais » dieux.

L'affirmation d'un dieu unique n'est donc pas nécessairement un phénomène religieux. On peut avoir un Dieu sans religion ; réciproquement, on peut d'ailleurs avoir aussi une religion sans Dieu, comme c'est le cas du bouddhisme primitif.

2. *Il n'y en a pas que trois*

Quand on dit « les trois monothéismes », l'usage de l'article défini suppose qu'il n'y en a que trois.

Or, les prétendus « trois monothéismes » ne sont pas les premiers. Le premier fut peut-être l'invention du pharaon Aménophis IV, qui prit le nom d'Akhnaton (1250 avant J.-C.). L'idée sous-jacente est qu'un seul dieu est le vrai, les autres n'en étant que des délégués. Israël part d'un dieu national, auquel seul un culte doit être rendu, mais les autres dieux sont les dieux légitimes des nations voisines. Ce n'est qu'avec le retour d'exil que l'on voit apparaître l'idée selon laquelle il n'y a qu'un seul Dieu, les autres dieux étant faux, des « idoles » (Isaïe, 44, 8 ; 47, 21).

Ces « trois monothéismes » ne sont pas non plus les derniers. La fécondité religieuse n'est pas tarie, en particulier chez les peuples Tiers Monde colonisés (vaudou, pentecôtisme chez les noirs africains, etc.) ou entrés en contact avec l'Occident (culte du cargo en Nouvelle Guinée, etc.) En revanche, on n'invente plus guère de polythéismes. En effet, les religions naissent le plus souvent à partir d'une religion préexistante qu'elles prétendent réformer. Et ces religions-mères sont monothéistes. Ainsi, au XIX^e siècle sont nées à partir du christianisme, des religions comme celle des Mormons, à partir de l'islam la religion des Baha'is, etc.

Les religions nouvelles d'aujourd'hui se comprennent comme des ajouts à des religions préexistantes : ainsi, le Kimbanguisme, né dans les années 30 au Zaïre, alors Congo belge, de la prédication de Simon Kimbangu, et qui a réussi à se faire admettre au Conseil œcuménique des Églises. Chose rare, car les religions anciennes ont le plus souvent du mal à admettre que les religions nouvelles puissent revendiquer de représenter une variante légitime de celles-ci : ainsi, le judaïsme n'accepte pas le christianisme, lequel n'accepte pas l'islam, lequel à son tour n'accepte pas le baha'isme.

3. *Monothéisme et polythéisme se font-ils face ?*

La vraie question n'est jamais la quantité des dieux. Il ne s'agit jamais de déterminer leur nombre en les comptant. On peut du reste se demander s'il y a jamais eu un véritable polythéisme ailleurs que dans la polémique de ceux qui l'attaquent. Aristote distingue différentes sortes d'unité ou, plus concrètement, de cas dans lesquels ont dit : « c'est la même chose ». Il distingue ainsi l'unité par le nombre (la même chose, ce qui « ne fait pas nombre »), par l'espèce (toi et moi, nous sommes des hommes), par le genre (mon chien et moi, nous sommes des êtres vivants), par l'analogie (les écailles et les plumes, c'est la même

² Xénophane, fragment DK 21 B 23 ; Aristote, *Métaphysique*, Λ, 7, 1072b25.29-30.

³ Voir mon *La Sagesse du monde. Histoire de l'expérience humaine de l'univers*, Paris, Fayard, 1999, p. 54-55.

chose, puisque les écailles sont aux poissons ce que les plumes sont aux oiseaux)⁴. On pourrait dire que toute religion attribue au divin l'un ou l'autre de ces différents niveaux d'unité. Le divin peut se présenter comme un individu, une famille, une race foisonnante, un niveau d'être. Dans tous les cas, il se distingue pourtant de ce qui n'est pas lui, à savoir le « profane », par des caractéristiques qui en font une unité. En conséquence, la bonne question est de savoir ce que le monothéisme fait de la pluralité, et ce que le polythéisme fait de l'unité⁵.

Le paganisme ancien connaît l'idée d'un « monde » du divin, un panthéon qui fait de tous les dieux les membres d'une collectivité unique. C'est ce que dit magnifiquement Homère : « les dieux ne sont pas inconnus l'un à l'autre, même s'ils demeurent en des maisons éloignées » (*ou gar t' agnôtes theoi allèloisi pelontai / athanatoi, oud' ei tis apoprothi dômata naei*)⁶. Et au-dessus de la famille des Olympiens, plane le Destin (*moira*) qui va jusqu'à régler la succession des générations qui la constituent, détrônant les pères au profit des fils. C'est peut-être cette puissance impersonnelle qui est, pour les Grecs, le véritable facteur d'unité du divin.

4. La vraie question

La vraie question serait plutôt de se demander *comment* Dieu est un, quel est le mode d'unité qui relie le divin à soi-même⁷. Être un, cela peut vouloir dire que le dieu est unique. Il n'y en a qu'un seul : singleton dans l'ensemble « dieux ». On rencontre alors un paradoxe qui provient d'un fait logique assez simple : l'unité, comme tout nombre, n'est pas une propriété de la chose, mais bien de la classe à laquelle la chose appartient. Dire que Dieu est un, c'est supposer qu'il appartient à une classe supérieure, celle des unités. De la sorte, on croit en affirmant l'unité de Dieu faire de celui-ci quelque chose de suprême, alors qu'en réalité on le dévalorise, puisqu'on le subordonne à la classe des unités.

C'est pourquoi les religions ne se contentent pas d'affirmer que Dieu n'existe qu'en un seul exemplaire (son « unicité »). Elles disent aussi quelque chose de la façon dont il est un avec soi-même (son « unité »).

Dieu peut être un par continuité avec soi, parce qu'Il est d'un seul tenant. Le Coran se fait une représentation de ce genre quand, dans une sourate célèbre, souvent employée contre l'idée chrétienne de Trinité, il appelle Dieu « l'Impénétrable » (*as-samad*) (CXII, 2). Les plus anciens commentateurs ne connaissaient déjà pas le sens de cet adjectif et en étaient réduits, comme souvent, à des conjectures. Ils expliquent parfois que Dieu est comme continu, sans faille, sans paille comme un morceau de métal forgé⁸.

Dieu peut être un par fidélité à soi-même au sein d'un projet de salut se déployant dans une histoire. C'est ce qu'exprime, peut-être, la fameuse formule par laquelle le Dieu d'Israël se présente en se nommant : « je serai celui que je serai » (Exode, 3, 14).

Dieu peut être un par accord, dans l'amour, des trois hypostases de la substance divine. La Trinité, pour le christianisme, n'est pas une manière d'atténuer la rigueur du monothéisme. Elle est au contraire une façon de la penser jusqu'au bout en disant *comment* Dieu est un. Si « Dieu est amour » (1 Jean, 4, 16), c'est l'amour qui doit aussi constituer la loi interne de son être, et donc aussi de son unité avec soi.

⁴ Aristote, *Métaphysique*, Δ, 6, 1016b31-35.

⁵ C'est la question que pose P. Gisel, *Les Monothéismes. Judaïsme, christianisme, islam, 145 propositions*, Genève, Labor et Fides, 2006, p. 13.

⁶ Homère, *Odyssée*, V, 79-80.

⁷ Je développe plus loin ce que je ne fais ici qu'esquisser, voir p. 000-000.

⁸ Voir D. Gimaret, *Les Noms divins en Islam. Exégèse lexicographique et théologique*, Paris, Cerf, 1988, p. 320-323.

Il est pour le moins paradoxal de voir dans le monothéisme un élément commun aux trois religions, puisqu'il a plutôt fonctionné comme une pomme de discorde. En effet, ces trois religions ne se reconnaissent pas les unes les autres comme monothéistes sans difficultés. Le christianisme reconnaît le monothéisme du judaïsme et de l'islam. Le judaïsme a plus de mal à lui rendre la politesse. Maïmonide reproche aux Chrétiens, en reprenant d'ailleurs une formule du Coran (V, 73), de faire de Dieu « le troisième de trois⁹ ». Ce n'est qu'à partir du rabbin de Perpignan Menahem ha-Meiri (mort en 1315) que l'opinion dominante, quoique non unanime, est que les chrétiens ne sont pas « idolâtres¹⁰ ». Le judaïsme reconnaît le monothéisme des musulmans, une fois dissipé le malentendu sur le culte rendu à la Kaaba¹¹. L'islam reconnaît le monothéisme des Juifs si le Coran ne leur reprochait pas d'associer à Dieu le mystérieux 'Uzayr—qui est peut-être Esdras (IX, 30). Bien des musulmans admettraient que les Chrétiens ne sont pas polythéistes si le Coran ne contenait des formules qui les accusent formellement de l'être.

5. Le monothéisme islamique

L'islam n'apporte pas le Dieu unique, « Le-Dieu », Allah. Celui-ci était déjà connu des Arabes. « Si tu leur demandes : 'qui a créé le ciel et la terre, qui a soumis le soleil et la lune?', ils disent : 'Dieu¹² !'... » L'Allah d'avant Mahomet était peut-être ce que les historiens des religions appellent un « dieu oisif » (*deus otiosus*). Un tel dieu crée le monde, puis se retire, laissant des divinités secondaires administrer le créé et se partager les prières et les sacrifices des hommes. L'islam serait ainsi une sorte de court-circuit, passant par-dessus les divinités chargées d'intercéder pour arriver directement au Dieu créateur.

Nous ne sommes d'ailleurs pas très au clair sur la religion des Arabes de l'époque de Mahomet. L'histoire traditionnelle suppose qu'ils étaient en leur majorité païens, polythéistes donc, avec quelques tribus chrétiennes, quelques tribus juives et un petit nombre d'individus isolés, nommés du terme mystérieux de *hanîf*, disons des monothéistes sans dénomination. Les historiens arabes ont recueilli des données sur les idoles adorées dans l'Arabie ancienne¹³. Il semble qu'ils aient prolongé vers l'époque de Mahomet une situation religieuse déjà disparue depuis plusieurs siècles, et que l'Arabie de l'époque était bien plus largement christianisée qu'on ne le pense généralement. Le Coran parle très souvent des « associateurs » (*mushriqûn*), ceux qui associent au Dieu unique un ou plusieurs autres êtres. Et il le fait en termes très durs. Mais qui étaient-ils ? Des païens ? Ou plutôt des chrétiens partisans de la Trinité, telle que l'interprètent des judéo-chrétiens qui auraient refusé le dogme défini à Nicée ? C'est ce que l'on a pu soutenir, par des arguments qui ne sont pas sans valeur¹⁴.

Ainsi, parler de religions comme « monothéistes » ne fait pas entrer très avant dans la compréhension de celles-ci. Il faut encore se demander quel modèle de l'unité du divin y est

⁹ Maïmonide, *Traité de la résurrection*, §1 ; dans *Iggerot. Letters*, éd. J. Kafih, Jérusalem, Mosad Rav Kook, p. 69.

¹⁰ Menahem ha-Meiri, *Beth ha-Behira*, sur 'Avoda Zara, 53 [non vidi].

¹¹ Maïmonide, *Lettre sur la persécution*, ch. 2 ; dans *Iggerot. Letters, loc. cit.*, p. 112 ; Réponse à Ovadia le prosélyte, dans *Responsa*, éd. J. Blau, Jérusalem, Mass, 1989, t. 2, p. 726.

¹² Coran, XXIX, 61, XXXI, 25, XXXIX, 38 et voir aussi XLIII, 9 [« le Puissant, le Savant »] ; « [...] qui les a créés [...] » (XLIII, 87).

¹³ Voir par exemple Hicham Ibn al-Kalbî, *Les Idoles [Kitâb al-Asnâm]*, texte établi et traduit par W. Atallah, Paris, Klincksieck, 1969.

¹⁴ Voir G. R. Hawting, *The Idea of Idolatry and the Emergence of Islam: From Polemic to History*, Cambridge University Press, 1999 et E.-M. Gallez, *Le Messie et son prophète. Aux origines de l'Islam*, Versailles, Editions de Paris, 2005.

en jeu, et quelles sont les conséquences de l'application de ce modèle. En d'autres termes, il faudra se demander à quoi sert l'affirmation de l'unité divine.

II. Trois religions d'Abraham ?

En nommant « les trois religions d'Abraham » ou « les trois monothéismes abrahamiques », on croit s'engager sur un terrain d'entente en invoquant un ancêtre commun. En réalité, on met plutôt le doigt sur une pomme de discorde.

1. Les personnages communs

Le judaïsme, le christianisme et l'islam possèdent tous les trois des livres dans lesquels figure le nom d'un personnage du nom d'Abraham. L'arabe du Coran l'écrit avec une légère variante : Ibrahîm. Elle est peut-être due à une mauvaise lecture postérieure d'une graphie devenue obsolète¹⁵. Abraham n'est d'ailleurs pas le seul personnage biblique dont le nom soit commun à ces trois religions. C'est aussi le cas pour Adam, Noé, Joseph, Moïse, Jonas, lesquels figurent dans l'Ancien et le Nouveau Testament comme dans le Coran. Le Coran, en revanche, connaît Jésus et sa mère la Vierge Marie, alors que les écrits fondateurs du judaïsme ne les mentionnent évidemment pas.

L'islam donne d'ailleurs à celui que les chrétiens nomment Jésus un nom très différent de celui sous lequel le connaissent les Juifs (Yeshu) et même les chrétiens arabes (Yashua'). Le Coran l'appelle en effet 'Issâ, d'un nom qui rappelle de façon surprenante celui d'Ésaü ('Issaw). Faut-il y voir la trace d'une comparaison implicite des trois religions : celle des Juifs venant de Jacob (Israël), celle des Arabes d'Ismaël, celle des chrétiens d'Ésaü ? On sait que le symbolisme juif identifie souvent les chrétiens, de façon symbolique, avec Ésaü.

Une difficulté surgit dès le niveau le plus général, celui de la présence dans les trois religions de figures littéraires portant le même nom. Ce n'est pas parce que les noms sont identiques que les personnages le sont. Ils ne prennent en effet une tournure personnelle que par les récits que l'on lit à leur propos. Or, ce que racontent les livres saints des trois religions au sujet de ces personnages n'est pas uniforme, loin de là. L'histoire de Joseph est la seule que le Coran raconte d'une manière suivie, dans la sourate XII. Elle reprend les grands traits du récit biblique (Genèse, 37-50), en y ajoutant quelques détails tirés des légendes juives, le Midrash¹⁶. On peut en gros dire la même chose de la figure de Moïse.

De plus, le sens que prennent les figures bibliques ne dépend pas que de celles-ci, prises isolément. Il dépend aussi pour une large part du lien qui les unit entre elles et par lequel elles s'éclairent. C'est ainsi que le sens de la figure de Marie dans le christianisme n'est guère pensable sans le lien « typologique » qui l'unit à Eve, lien qui est absent de l'islam¹⁷.

C'est à propos de Jésus que le Coran et le Nouveau Testament s'écartent le plus l'un de l'autre. Les miracles rapportés dans le Coran sont des guérisons, qui ne sont pas spécifiées. Le Coran leur ajoute les miracles spectaculaires par lesquels le garnement merveilleux des Évangiles apocryphes affirme sa puissance : parler dès le berceau, ou créer des oiseaux d'argile, les animer, puis les détruire (III, 49 ; V, 110). Ce Jésus n'a pas été crucifié par les Juifs, mais « il leur semble » (*shubbiha lahum*) seulement qu'il l'a été (IV, 157). Enlevé au ciel, il n'est pas mort et n'a donc pas eu à être ressuscité.

¹⁵ Voir C. Luxenberg, *Die syro-aramäische Lesart des Koran. Ein Beitrag zur Entschlüsselung der Koransprache*, s.l., Schiler, 2004 (2^e éd.), p. 102-103.

¹⁶ Voir A.-L. de Prémare, *Joseph et Muhammad. Le chapitre 12 du Coran*, Aix en Provence, Université de Provence, 1989.

¹⁷ Voir P. Gisel, *Les Monothéismes*, loc.cit., p. 134.

2. Le même Abraham ?

La figure d'Abraham est plutôt source de désaccord que d'harmonie. En effet, pour le judaïsme et pour le christianisme, l'islam n'est pas abrahamique. Jésus, les Douze, Paul et les premiers chrétiens étaient tous juifs. Ils se replaçaient donc dans une généalogie abrahamique que personne ne contestait. Le problème ne se posa qu'au moment où Paul fit admettre des croyants d'origine païenne dans la communauté chrétienne. Il justifia cet élargissement en interprétant la légende sur les deux fils d'Abraham : le fils de l'esclave Agar et celui de Sarah, la femme libre, dont le premier représente la « chair », le second l'« esprit » (Galates, 4, 21-31).

Mahomet et les premiers musulmans n'étaient pas d'ascendance juive et ne vivaient pas en Terre Sainte. Ils durent donc se rattacher à l'histoire biblique en inventant une généalogie. Ils le firent là aussi en reprenant l'histoire des deux fils d'Abraham. Ismaël était dans la Bible l'ancêtre des nomades du désert (Genèse, 16, 12). Il suffisait donc d'y voir les Arabes pour que l'équation soit établie. Il ne semble pas que l'idée de se rattacher à Ismaël soit venue aux Arabes avant Mahomet : il n'existait sans doute pas de généalogie d'inspiration biblique qui soit antérieure à l'entreprise islamique¹⁸.

L'histoire d'Abraham n'est pas interprétée de la même façon dans le judaïsme et le christianisme. Tous deux soulignent l'extraordinaire foi du Patriarche, prêt à sacrifier le fils même que Dieu lui a pourtant promis. Le judaïsme préfère mettre l'accent sur le non-sacrifice d'Isaac. Il ne parle d'ailleurs pas du *sacrifice* de celui-ci, mais de sa « Ligature » (*'aqedah*), l'enfant ayant été effectivement lié comme on le faisait pour les animaux au Temple. L'événement central est l'intervention de Dieu retenant la main d'Abraham et substituant à la victime humaine un simple bélier. Le christianisme ajoute à l'exemple de la foi d'Abraham une compréhension allégorique de son sacrifice comme préfigurant la Croix du Christ. Tout s'y retourne, puisque c'est Dieu lui-même qui sacrifie son Fils bien aimé. La situation dans l'islam est plus complexe. Le Coran laisse en effet dans le flou l'identité du fils qui aurait dû être sacrifié. S'agit-il d'Isaac, comme dans la Bible ? Ou d'Ismaël ?

Et surtout, le Coran se sert de la figure d'Abraham et de ses fils pour raconter une histoire dont ni le judaïsme ni le christianisme ne connaissent rien, et pour cause : celle de la fondation par le Patriarche d'un Temple (II, 125-127 ; XIV, 37 ; XXII, 26) dans lequel la tradition islamique a vu le temple cubique de la Mecque, la Kaaba.

3. Trois religions d'Abraham ou une seule ?

On a pris l'habitude en Occident de parler des « religions d'Abraham », au pluriel. C'est là un usage surtout chrétien. Car pour l'islam, il n'y a qu'*une seule* « religion d'Abraham », et c'est justement l'islam. Pour le chrétien, parler de la « religion d'Abraham », c'est *inclure* le judaïsme et l'islam et les associer au christianisme au sein d'une vague fraternité. Pour l'islam, c'est au contraire *exclure* le judaïsme et le christianisme : « Abraham n'était ni juif ni chrétien, mais vrai croyant (*hanîf*) et musulman (*muslim*), et il n'était pas au nombre des polythéistes (*mushrik*) » (III, 67)¹⁹. Cette exclusion se fait en rétrocedant par rapport aux deux autres religions. L'opération est déjà dans le Coran : « Ils ont dit : 'soyez juifs ou chrétiens, vous serez bien dirigés'. Dis : 'Mais non !... Suivez la religion d'Abraham, un vrai croyant [et] qui n'était pas au nombre des polythéistes' » (II, 135). Pour le dogme musulman, l'islam était déjà la religion d'Abraham. Cette religion d'Abraham, antérieure au judaïsme comme au christianisme, était d'ailleurs aussi celle de Moïse, de Noé, et déjà

¹⁸ Voir R. Dagorn, *La geste d'Ismaël d'après l'onomastique et la tradition arabes*, Genève, Droz, 1981.

¹⁹ Je donne aux trois termes clés le sens qu'ils ont dans l'exégèse musulmane traditionnelle. Ces mots sont obscurs et leur interprétation, surtout dans le cas de *muslim*, anachronique.

d'Adam, comme elle fut plus tard celle de Jésus. Elle était même celle de toute l'humanité qui devait sortir des reins d'Adam et qui, dès avant la création du monde, miraculeusement tirée tout entière de son premier ancêtre, a confessé la seigneurie de Dieu, selon une scène que raconte le Coran (VII, 172).

Quel est alors le statut des deux religions suivantes, apparemment chronologiquement antérieures à la religion prêchée par Mahomet ? L'islam majoritaire y voit des déformations, des trahisons du message originaire adressé à Abraham. Ce statut se déduit du dogme fondamental de la déformation (*tahrîf*) des Écritures antérieures²⁰. Il se tire de l'interprétation de versets du Coran : « certains juifs altèrent <le sens> des paroles <révélées> » (IV, 46 et V, 13 ; V, 41 ; II, 75). Le sens de ces déclarations coraniques n'est pas clair, mais les passages furent interprétés le plus souvent comme signifiant que les textes sacrés ont été trafiqués. La position commune est la suivante : les juifs imaginent avoir entre leurs mains la Thora révélée à Moïse, les chrétiens croient détenir « l'Évangile » (au singulier) qui a été révélé au prophète Jésus ; mais les deux livres, la Thora et l'Évangile, ont été corrompus, le premier par les juifs, le second par les chrétiens, ce qui ôte toute authenticité aux textes dont ils se réclament. Les coupables de ces déformations sont parfois identifiés : Esdras pour la Thora, saint Paul pour l'Évangile. Heureusement, le contenu authentique des révélations faites à Moïse et à Jésus a été préservé, précisément dans le Coran.

Grâce à l'invocation de la figure d'Abraham, l'islam effectue de la sorte une opération paradoxale qui le fait se présenter tout à la fois comme la dernière des religions et comme la première de toutes.

Ainsi, l'Abraham que les trois religions auraient en commun est une vague abstraction. Ce plus petit commun dénominateur ne coïncide avec aucune des figures concrètes que celles-ci révèrent et en lesquelles elles se reconnaissent. Accepter cet Abraham, c'est pour chacune renoncer à une dimension de sa foi.

III. Trois religions du livre ?

1. Une expression trompeuse

On parle aussi des « trois religions du livre », mais l'expression est trompeuse. D'abord parce qu'elle a déjà un sens dans l'une des trois religions, l'islam. Le droit islamique connaît le concept de « gens du livre » (*ahl al-kitâb*). Dans la cité islamique, il n'y a pas de place pour les païens qui, en principe, n'ont le choix qu'entre la conversion et la mort. En revanche, les représentants des religions déjà pourvues d'un texte sacré lorsque Mahomet est entré en scène, à savoir le judaïsme et le christianisme, voire le zoroastrisme, ont une place juridiquement définie par les règles qui fixent les droits et les devoirs des communautés « protégées » (*ahl al-dhimma*). Mais l'islam ne se considère évidemment pas lui-même comme faisant partie de ces « gens du livre ».

Le second défaut de cette expression est son imprécision. Une « religion du livre » signifie-t-elle une religion dans laquelle il existe un livre ou des livres sacrés ? En ce sens, toute religion née dans un peuple qui connaît l'écriture a un ou plusieurs textes écrits. Ceux-ci peuvent être des récits, ce que l'on appelle des mythes, des légendes sur le dieu ou les dieux de cette religion. Il peut s'agir également d'instruments du culte, par exemple de recueils

²⁰ Voir mon *La Loi de Dieu. Histoire philosophique d'une alliance*, Paris, Gallimard, 2005, p. 117-119 et surtout H. Lazarus-Yafeh, *Intertwined Worlds. Medieval Islam and Bible Criticism*, Princeton, Princeton University Press, 1992. Le réformateur indien Ahmad Khan (1817-1898), celui-là même contre lequel el-Afghanî écrivit la *Réfutation des matérialistes*, semble avoir été le premier à proposer l'abandon de ce dogme, voir P. Gisel, *Les Monothéismes*, op.cit, p. 124.

d'hymnes, de chants religieux ; il peut aussi s'agir de recettes cultuelles, sur l'art et la manière de sacrifier, ou de faire des offrandes à la divinité. On peut trouver dans ces livres des règles de conduite, de la morale, des conseils pour plaire à la divinité. Enfin, on peut y avoir recueilli les enseignements du fondateur de la religion concernée.

Il convient donc de ne pas identifier les religions du livre avec les trois religions : judaïsme, christianisme, islam. Par ailleurs, une religion dans laquelle existe un livre n'est pas pour autant une « religion *du livre* ». En effet, même si l'on se limite au judaïsme, au christianisme et à l'islam, il faut nuancer, car le rapport de chacune de ces religions à son livre n'est pas le même dans les trois cas.

2. Trois livres très différents

Cela s'explique d'abord par la différence de nature de ces trois livres. Ils ont été rédigés à un rythme différent et de plus en plus accéléré : l'ordre de grandeur de la durée de rédaction est pour l'Ancien Testament le millénaire (environ huit siècles), pour le Nouveau Testament le siècle (environ soixante-dix ans), pour le Coran la décennie (environ vingt ans).

En outre, ils n'ont pas été composés dans le même but. Les textes réunis dans l'Ancien et le Nouveau Testaments, rédigés par des auteurs divers, dans des contextes divers et pour des raisons diverses, n'ont formé un livre sacré qu'une fois rassemblés et considérés comme canoniques. Le Coran semble en revanche avoir été composé *pour* servir de livre sacré à une communauté. Il se situe de la sorte dans une série d'ouvrages qui commence probablement au III^e siècle après J.-C. avec le livre de Mani, le fondateur du manichéisme, et qui se continue aussi tard qu'au XIX^e siècle avec le livre des Bahai's, le *Livre de Mormon*, et bien d'autres²¹.

a) L'Ancien Testament

L'Ancien Testament est moins un livre qu'une bibliothèque, un recueil de livres qui relèvent de tous les genres littéraires. On y trouve de l'histoire, réelle ou mythique, de la poésie y compris amoureuse, comme le *Cantique des cantiques*, de la quasi-philosophie, comme l'*Ecclésiaste*, des exhortations prophétiques, de la littérature dite de sagesse, etc. De plus, les textes les plus anciens datent probablement de 1200 av. J.-C. ; les plus récents diffèrent un peu pour les juifs et pour les chrétiens, les premiers n'acceptant que les textes écrits en hébreu et en araméen, les seconds y ajoutant des textes traduits en grec (Siracide) ou écrits directement dans cette langue (Sagesse), qui vont jusqu'au premier siècle avant notre ère.

Au cours de ces mille ans de rédaction, des textes postérieurs contiennent des réflexions sur des textes antérieurs, ils les commentent, y renvoient. À l'intérieur des cinq premiers livres de la Bible, le cinquième, que les chrétiens appellent Deutéronome (en grec, la « seconde loi ») et les Juifs la « répétition de la Thora » (*Mishneh Torah*), est une réflexion sur les lois contenues dans les trois livres précédents.

Le danger pour le lecteur de l'Ancien Testament est de placer tous les textes sur le même plan, de considérer qu'ils ont tous le même statut, alors qu'il faut accorder la plus grande attention au genre littéraire de chacun : récit historique, poème, paraboles, etc.

b) Le Nouveau Testament

Il renferme lui aussi des genres littéraires différents : les quatre évangiles, récits de la vie, des enseignements, de la Passion de Jésus, les *Actes des apôtres*, histoire des débuts de la prédication chrétienne, les Épîtres, lettres écrites par les principaux apôtres aux communautés dont ils se sentaient responsables, enfin l'*Apocalypse*, livre de révélations. Les auteurs sont différents, on peut même discerner des écoles différentes dans l'interprétation de la vie de

²¹ Voir l'excellent petit livre A. Jeffery, *The Qur'an as Scripture*, New York, Russell F. Moore, 1952.

Jésus. Cependant le Nouveau Testament présente une plus grande unité que l'Ancien, il est écrit dans une seule et même langue, un grec populaire, et sa rédaction ne s'est étalée que sur quelques dizaines d'années.

c) Le Coran

Le Coran a, en surface à tout le moins, une plus grande unité ; c'est une œuvre d'un seul tenant, où l'« intertextualité » abonde (répétitions, citations, allusions). La principale difficulté de lecture réside dans son vocabulaire d'une grande obscurité, pour la raison simple que le Coran est la plus ancienne œuvre en langue arabe que nous possédions, à l'exception de quelques inscriptions et peut-être de certains poèmes (la « poésie antéislamique ») qui pourraient d'ailleurs avoir été réécrits à une date ultérieure, adaptés à un état plus récent de la langue pour une meilleure compréhension²². Nous manquons donc d'un contexte, d'une toile de fond qui nous permettrait de l'interpréter.

3. Trois rapports au livre

Nous avons ainsi trois religions qui ont chacune son livre et qui entretiennent avec ce livre des rapports différents. Pour simplifier en trois formules : la religion d'Israël est une histoire qui aboutit à un livre, le christianisme est une histoire racontée dans un livre, l'islam est un livre qui aboutit à une histoire.

a) Le judaïsme

Commençons chronologiquement par le judaïsme au sens large. La religion de l'ancien Israël ne reposait pas exclusivement sur l'existence d'un livre. C'est au cours de son histoire que la bibliothèque que nous appelons l'Ancien Testament a été rédigée et dans des circonstances étroitement liées au développement politique du peuple.

La religion de l'ancien Israël est une religion nationale, c'est le culte rendu par un peuple à son dieu, de la même manière que les peuples voisins avaient eux aussi leurs dieux, leurs hymnes, leurs sacrifices, etc. Cette religion avait des sacrifices, des fêtes, des lieux de culte qui, à une certaine époque, ont été réduits à un seul : le temple de Jérusalem, dont le clergé exerçait ainsi une sorte de monopole.

Dans le cadre de cette histoire, un certain nombre de documents ont été rédigés, comme les chroniques des rois. Un peuple aime à chanter ses glorieux ancêtres, les Patriarches ; c'est en partie le sujet de la *Genèse*. Israël rédigea aussi le code civil ou pénal que le roi imposait à son peuple ; les prêtres écrivirent le règlement du temple de Jérusalem et son recueil de cantiques.

Le judaïsme proprement dit, au sens étroit, est constitué par une suite d'événements tragiques dans l'histoire d'Israël. Vers 70 de l'ère chrétienne environ, être juif ne peut plus signifier être le sujet du roi d'Israël, ni habiter sur une terre puisque la majorité du peuple juif n'y vit pas, d'autant que les Romains ont fini par interdire aux Juifs de vivre en Palestine. Cela ne peut pas non plus consister à offrir des sacrifices au Temple, qui a été détruit. Le peuple n'a plus de principe d'identité. Il lui reste un mode de vie, celui dont les règles politiques, morales, familiales étaient formulées par la Thora. C'est le sens du suffixe «-isme» : le judaïsme consiste à se comporter comme au pays de Juda (la région de Jérusalem), en se recentrant sur la Thora, en suivant ses règles. La Thora est elle-même interprétée comme une règle de vie ; c'est le sens du mot hébreu *halakha* qui signifie la démarche à suivre, le « mode d'emploi de la vie ».

²² C'est là l'hypothèse de l'égyptien Taha Husayn dans un ouvrage de 1926 qui le rendit fort suspect, *Fī 'sh-shi'r al-jāhili [Sur la poésie antéislamique]*, réédition Le Caire, Dār al-Nahar, 1995 [non vidi].

Le judaïsme est donc religion du livre en un tout autre sens que ne l'était la religion de l'ancien Israël : celle-ci reposait sur la vie politique, économique, culturelle d'une nation, nation qui produisit un livre. Le judaïsme est presque le contraire : c'est le livre qui produit la nation. Selon l'expression de Heinrich Heine, la Bible est la « patrie portative » de tout juif²³. Être juif, c'est appliquer les règles de la Thora, qui constituent l'identité la plus profonde d'un peuple et demandent donc à être précisées de plus en plus rigoureusement. On y ajouta donc des discussions sur la manière d'interpréter très exactement les commandements et les interdictions édictés par Dieu, qui formeront le Talmud.

b) Le christianisme

Le christianisme est d'abord un fait, un mouvement, un événement lié à la personne déterminée de Jésus de Nazareth, le livre lui étant postérieur. Lorsque les évangélistes ont raconté l'histoire de Jésus, leur but n'était pas de rédiger une biographie, mais de montrer que la vie de Jésus de Nazareth redonnait sens à l'histoire d'Israël, voire à la vie humaine tout entière. Le début du christianisme est donc en premier lieu un événement : la prédication de Jésus et le message de ses disciples qui disent qu'il est ressuscité, qu'il est apparu à un certain nombre de témoins et qu'il reviendra en gloire.

Les premiers chrétiens ont dû penser que ce retour était proche, que Jésus allait se manifester immédiatement. Ils n'avaient donc ni le temps ni le besoin d'écrire ce message. Tout au plus peut-on écrire à la communauté à laquelle on a soi-même prêché cet événement extraordinaire pour lui demander d'attendre, de ne pas perdre patience. C'est le contenu des plus anciens textes du Nouveau Testament, les deux lettres de saint Paul aux chrétiens de Thessalonique.

Ce n'est qu'assez tardivement que les chrétiens ont commencé à recueillir les déclarations de Jésus, qui contiennent des formules assez remarquables. Il semble qu'ils en aient établi des listes dont les quatre évangélistes ont eu communication, et que ceux-ci ont combinées avec un schéma historique factuel pour rédiger les Évangiles à partir de ces deux corpus.

Nous sommes donc bien en présence d'un événement que l'on raconte après coup dans un livre, l'essentiel étant cet événement et non le livre.

c) L'islam

L'islam est lui aussi un événement : le premier fait de l'histoire islamique que nous connaissions par des sources indépendantes et datées est, au VII^e siècle, la conquête par les tribus arabes du Sud de la Méditerranée et du Moyen-Orient jusqu'en Iran. L'origine de cette expansion semble bien la prédication d'un chef exceptionnel qui a réussi à fédérer des tribus en les lançant à la conquête, peut-être du monde entier, en tout cas d'un vaste territoire.

On a recueilli les déclarations de ce prédicateur à une date que l'on peine à préciser. Selon la tradition musulmane, Mahomet aurait commencé à recevoir des messages de l'Au-delà vers 610 ou 615. Après avoir prêché à ses compatriotes de La Mecque, sans grand succès, il se serait rendu vers 622 à Médine où il aurait reçu un meilleur accueil. Il serait alors revenu en force à la Mecque peu de temps avant sa mort en 632.

Nous ne savons pas exactement quand le Coran a été recueilli²⁴. Selon la tradition dominante, ce serait le troisième successeur de Mahomet, Osman (*Uthmân*), calife de 644 à 656, qui aurait établi un texte unifié ; il en aurait fait établir un certain nombre d'exemplaires qu'il envoyait aux principaux centres de l'armée arabe ; il aurait fait brûler tous les autres textes, c'est pourquoi il n'en existe qu'un, les sources déviantes ayant été détruites. Les

²³ Heinrich Heine, *Geständnisse* [1854], dans *Werke*, vol. 4: *Schriften über Deutschland*, éd. H. Schanze, Francfort, Insel, 1968, p. 511.

²⁴ Voir A.-L. de Prémare, *Les Fondations de l'islam. Entre écriture et histoire*, Paris, Seuil, 2002.

savants occidentaux n'acceptent pas cette version des faits pour diverses raisons, dont les contradictions dans les récits. Mais ils aboutissent à des conclusions elles-mêmes contradictoires.

Le livre jouit dans l'islam, comme mode de vie produisant une civilisation, d'une place particulière. Il fallait donner à tous ces conquérants d'un territoire immense des règles de vie afin qu'ils puissent se distinguer des autres. On a cherché ces règles dans le Coran. Il s'y trouve quelques indications attribuées à Dieu lui-même, par exemple pour les questions d'héritage, de mariage, de droit pénal. Cela représente somme toute peu de choses. On les a donc complétées par des déclarations du prophète, réelles ou supposées, qui deviennent source de droit : ce que Mahomet, homme parfait, a fait, le musulman doit pouvoir le faire lui aussi, à moins que le texte ne précise qu'il s'agit d'un privilège du prophète (p.ex. Coran, XXXIII, 50).

4. L'idée de révélation

Pour terminer, le concept de « religion révélée » est lui aussi trompeur parce que la révélation n'a pas le même sens dans les trois religions.

Ce qui est révélé dans le judaïsme, c'est l'histoire du peuple d'Israël. Cette histoire est plus que le cadre indifférent à l'intérieur duquel quelque chose de Dieu serait révélé. Les événements même sont à la fois le moyen de la révélation et son objet. Les commandements que contient le Torah ont été donnés par Dieu à un certain moment de cette histoire. Parmi ceux-ci, lesquels ont été révélés directement ? Les rabbins en discutent : La Thora tout entière ? Les dix commandements ? Le seul nom de Dieu, tout le reste ayant été dit par Moïse ?

Pour le christianisme, l'objet révélé n'est pas le Nouveau Testament, c'est la personne du Christ lui-même : le livre ne fait que raconter l'histoire, rapporter l'enseignement du personnage.

Dans l'islam, l'objet révélé est vraiment le livre ; la personne de Mahomet, du moins dans l'islam primitif, n'a que peu d'importance. C'est pourquoi on peut considérer que la seule religion du livre, au sens strict, c'est l'islam : pour lui, le Coran a pour auteur non pas Mahomet mais Dieu qui le lui a dicté ; Mahomet n'est que le scribe. De même, le véritable auteur du *Paradis perdu* est Milton, non sa fille à qui, devenu aveugle, il dictait son poème.

Dans le judaïsme et le christianisme, le livre saint est un livre inspiré, c'est-à-dire écrit, composé, réfléchi par des hommes simplement « aidés » par Dieu, de telle façon qu'ils n'enseignent pas d'erreurs sur Sa nature ou sa volonté. Mais rien n'empêche que la Bible ne contienne des erreurs de fait, par exemple en matière de chronologie, ou qu'elle contienne une vision de l'univers physique aujourd'hui tout à fait dépassée. Pour l'islam, le Coran ne *peut* pas contenir d'erreur, de contradiction ou de disposition provisoire. Ce qui semble tel est rectifié dans des passages supposés avoir été révélés postérieurement. Il faut que tout dans le Coran soit vrai, et même définitif. C'est pourquoi une littérature abondante et toujours renouvelée s'efforce de montrer, à chaque nouvelle découverte scientifique, qu'elle était déjà contenue dans le Coran.

Si les *objets* révélés diffèrent, le *contenu* révélé que transmettent ces objets est lui aussi différent. Pour le judaïsme et le christianisme, la révélation est une manifestation de Dieu par soi. Manifestation d'un Dieu qui, parce qu'Il est personnel, reste nécessairement mystérieux. Pour l'islam, Dieu ne se manifeste pas en lui-même, mais ne fait que dicter sa volonté en émettant des commandements.

Ainsi, la présence d'un livre, commune aux trois religions, y recouvre trois façons différentes de se rapporter à celui-ci, lesquelles découlent elles-mêmes de trois représentations différentes de la façon dont les livres sacrés ont été communiqués aux hommes.

IV. Trois religions ?

On pourrait prolonger ces observations avec une réflexion plus explosive : existe-t-il vraiment *trois* religions ?

1. Comment les trois religions se distinguent-elles les unes des autres ?

Commençons par le christianisme. Celui-ci est une forme de judaïsme : Jésus de Nazareth était juif, les douze apôtres également, tout comme saint Paul, comme les auteurs du Nouveau Testament. Le christianisme a commencé par être une sorte d'histoire juive.

Le christianisme s'est dégagé progressivement et douloureusement du judaïsme. D'une part parce que, parmi les chrétiens, ceux qui suivaient saint Paul se sont tournés vers les païens pour leur annoncer le message de la résurrection. D'autre part parce que les juifs ont considéré que les chrétiens étaient des hérétiques et les ont exclus de la communauté. Il s'est alors produit une tension qui a abouti à une séparation progressive des deux religions, mais à partir d'une unité initiale.

L'islam, en revanche, est né indépendamment d'Israël, loin de la Terre Sainte et chez un peuple qui n'était pas juif. Mahomet n'était ni juif ni chrétien. Selon l'histoire traditionnelle, il se serait heurté à l'opposition des rabbins de Médine qui auraient refusé de reconnaître son message. C'est pourquoi il a « théorisé » cette différence en se réclamant, comme on l'a vu, d'Abraham, antérieur à la loi de Moïse et à la vie de Jésus.

Trois religions donc, ou deux ? D'une certaine manière on peut considérer que nous sommes en présence de deux « demi-religions », d'une part le judaïsme et le déchirement chrétien de l'unité juive, et d'autre part d'une religion, l'islam, que l'on peut considérer, au choix, comme seconde ou troisième.

2. Trois livres ?

La réponse n'est pas simple parce que le christianisme a un livre saint « double » qui comprend le livre saint du judaïsme. L'expression « la Bible » mérite attention : « l'Ancien et le Nouveau Testaments » semblent constituer une évidence. Pourtant, garder l'Ancien Testament n'avait rien d'évident ; au cours du II^e siècle, le christianisme primitif a eu la tentation d'écarter l'Ancien Testament, projet que défendait Marcion²⁵. L'Église n'a pas suivi cette voie, a considéré Marcion comme un hérétique, et a conservé ce paradoxe d'un livre saint double. Le judaïsme et le christianisme ont donc en commun l'Ancien Testament. Le Nouveau Testament constitue la manière dont les chrétiens interprètent les événements de la vie de Jésus à la lumière de ce qui avait été annoncé, d'après eux, dans l'Ancien Testament.

L'islam en revanche a un livre saint qui lui est propre, le Coran. Il ne le conçoit pas comme une sorte de « Troisième Testament ». En effet, on l'a vu, c'est un dogme fondamental de l'islam, sans lequel il ne pourrait probablement pas exister, que, sous leur forme actuelle, les livres dont se réclament les deux religions précédentes ne sont pas authentiques. L'islam n'a donc nul besoin de l'Ancien ni du Nouveau Testament ; dans la pratique il ne les lit pas, parfois même il en interdit la lecture.

²⁵ Voir le grand livre, enfin disponible en français (alors qu'il fut publié en 1924 !) de A. von Harnack, *Marcion. L'évangile du Dieu étranger. Une monographie sur l'histoire de la fondation de l'Église catholique*, tr. B. Laurent [...], Paris, Cerf, 2003.

Nous avons donc observé qu'il existe deux religions et demie plutôt que trois, de même nous avons deux livres et demi plutôt que trois, la différence entre le judaïsme et le christianisme résidant naturellement dans la lecture qui est faite de l'Ancien Testament, très différente dans ces deux religions.

Conclusion

L'usage des trois expressions que j'ai étudiées provient, on peut le croire, de la meilleure volonté du monde. On cherche à dégager des éléments communs sur lesquels tous sont d'accord, afin de rendre possible un dialogue pacifique. On sait malheureusement *ce qui* est pavé de bonnes intentions... En l'occurrence, le vocabulaire que j'ai critiqué suscite plutôt la confusion que la clarté. Il masque les vrais problèmes sous une harmonie de surface. Du coup, il produit le contraire de ce qu'il voulait. En effet, si l'on souhaite un véritable dialogue, il faut commencer par respecter l'autre. Ce qui implique : le comprendre comme il se comprend lui-même, prendre les mots dont ils se sert dans le sens qu'il leur donne, accepter la situation initiale de désaccord pour tenter de la faire évoluer vers une meilleure compréhension.